

# SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC



CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 AVRIL 2016

ENTREVUE

## Philippe Claudel, changer le creux en plein

Le romancier français raconte comment faire entrer les morts dans nos vies

DANIELLE LAURIN

On pourrait croire que la noirceur domine l'œuvre de Philippe Claudel. Le romancier français de 54 ans, auréolé du prix Renaudot en 2003, du Goncourt des lycéens en 2007 et du Prix des libraires du Québec l'année suivante, revient à l'avant-scène avec *L'arbre du pays Toraja*, un roman encore une fois empreint d'une grande gravité. Pourtant: «C'est avant tout une célébration de la vie», avance en entrevue Philippe Claudel, à quelques jours de l'ouverture du Salon international du livre de Québec, dont il est un des invités d'honneur.

Son premier roman, *Meuse l'oubli*, en 1999, portait sur la mort de personnes aimées. Dans *Les âmes grises*, il revenait sur les ravages de la Première Guerre mondiale, puis, dans *La petite fille de Monsieur Linh*, sur ceux de la guerre du Vietnam et du génocide khmer. Il s'est aussi penché, dans le très troublant *Rapport de Brodeck*, sur les conséquences de la Shoah et de la Seconde Guerre mondiale. Et voici que, dans *L'arbre du pays Toraja*, la mort d'un proche occupe le centre de l'histoire.

Mais ce n'est pas tant la mort ni la guerre qui constituent le terreau romanesque de cet auteur longtemps enseignant auprès de prisonniers et d'enfants handicapés. «Ce qui m'intéresse, c'est d'essayer de comprendre comment nous fonctionnons, ce que nous sommes, comment nous nous confrontons à des drames, qu'ils soient historiques ou intimes, explique-t-il. J'essaie toujours, par romans interposés, d'inspecter nos grandeurs, nos lâchetés, nos forces et nos faiblesses.»

Parmi les phrases révélatrices de *L'arbre du pays Toraja*, on retient spécialement celle-ci: «Vivre, en quelque sorte, c'est savoir survivre et

VOIR PAGE F 6: CLAUDEL



GARY GERSHOFF AGENCE FRANCE-PRESSE

Philippe Claudel



FRANCIS VACHON LE DEVOIR

Hans-Jürgen Greif est un portraitiste au regard acéré qui semble fuir comme la peste la facilité.

## Conspirations, inspiration

Pour Hans-Jürgen Greif, trois *novellas* papales et un livre pour lui rendre hommage

CHRISTIAN DESMEULES

Après avoir consacré un doctorat à l'œuvre de l'écrivain italien Ugo Foscolo à l'Université de la Sarre (Allemagne), Hans-Jürgen Greif est arrivé à Québec en 1969. Pendant 35 ans d'enseignement à l'Université Laval, il a su partager à des cohortes d'étudiants sa passion pour la littérature.

À l'occasion de la sortie de *Complots à la cour des papes*, son 14<sup>e</sup> livre de fiction (du moins en français), un collectif composé surtout de collègues et d'anciens étudiants de l'Université Laval a eu l'idée de lui offrir un petit hommage. *Habiter la littérature* réunit une petite quinzaine de textes, articles académiques, fictions ou lettre qui viennent dessiner en creux le portrait de cet enseignant, chercheur et écrivain d'exception.

Notamment, Monique Moser-Verrey y évoque leur complicité de germanistes, Yan Hamel s'interroge sur le «dandy femelle» chez Proust et Marie-Eve Sévigny y développe une nouvelle un peu à la manière de Greif, tandis qu'Hans-Jürgen Greif lui-même estime, dans un texte à portée testamentaire (*Pourquoi la littérature?*), que les «livres peuvent changer le monde».

Quelques anciens élèves se sont sentis pri-

vilégiés d'avoir pu connaître «cet enseignement passionné et passionnant qui était le sien, légèrement ironique et toujours rigoureux et érudit, et qui nous amenait à nous dépasser; mais encore par cette remarquable disponibilité à l'extérieur des salles de classe, par son amitié chaleureuse et cultivée, dans tous les sens du terme».

«C'est avec lui que nous avons découvert le *Huysmans d'A rebours* et le *Théophile Gautier de Mademoiselle de Maupin*, le *Barbey d'Aurevilly des Diaboliques* et le *Villiers de l'Isle-Adam des Contes cruels*», écrivent dans leur avant-propos Patrick Bergeron et François Ouellet.

Des lignes enthousiastes que j'aurais pu moi-même écrire, ayant été aussi (en toute transparence) l'un des étudiants de Hans-Jürgen Greif dans le cours passionnant qu'il a longtemps consacré aux écrivains décadents du XIX<sup>e</sup> siècle. Généreux, ironique, exigeant: voilà qui résume bien ce professeur aujourd'hui à la retraite, né en 1941 à Völklingen, en Allemagne.

### Guerres papales

On pourrait, il est vrai, dire la même chose de son travail d'écrivain. Portraitiste au regard acéré qui semble fuir comme la peste la facilité — lui dont le français, par exemple, n'est pas la langue maternelle —, multipliant les su-

jets et les approches, il peut aussi bien passer d'une saga familiale truculente (*La bonbonnière*, 2007, en collaboration avec Guy Boivin) à un roman érudit consacré au peintre suisse Niklaus Manuel Deutsch (*Le jugement*, 2008). «Hans-Jürgen Greif reste pour nous, écrivent les éditeurs de ce collectif, la personification noble d'une forme de résistance et une référence intellectuelle de première force.»

*Complots à la cour des papes* s'inscrit dans la veine de ses titres comme *Orfeo*, *Le jugement* ou *Job & compagnie* (L'instant même, 2003, 2008 et 2011), qui puisent leur matière dans l'histoire ou la mythologie.

Composé de trois histoires (des *novellas*), le livre nous entraîne dans les méandres du droit canon, les magouilles de sacristies, les conspirations cardinales et les révolutions de palais. Du népotisme, de la corruption, de la politique et un rien de folie. Bien peu de théologie et de spiritualité, mais beaucoup de Machiavel — même si le Florentin n'était pas encore né.

«Les complots sont aussi vieux que le monde», rappelle Hans-Jürgen Greif dans l'avant-propos de ses érudits *Complots à la cour des papes*. Rien n'est plus vrai. L'écrivain a choisi ici trois des plus célèbres complots de l'histoire, se déroulant entre le début et l'apex de la Renaissance

VOIR PAGE F 4: CONSPIRATIONS

Faire sortir le méchant.  
**Geneviève Drolet** réfléchit à notre rapport au corps.  
Page F 2

**Fredric Gary Comeau** réinvente le grand roman d'amour  
Page F 3

Le duo **Eid et Paiement** part à la poursuite de destins croisés  
Page F 5

La guerre culturelle, *yes sir!* La chronique de **Louis Cornellier**  
Page F 8

Librairie  
**Monet**  
Des livres et des libraires

Galerías Normandie • 2752, rue de Salaberry,  
Montréal (QC) H3M 1L3 • Tél.: 514-337-4083  
Sortie 4 Est de l'autoroute 15  
librairiemonet.com • monet.leslibraires.ca



## SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Mille après mille, je lis

Francine Brunet imagine une bande de *truckers* en passionnés de littérature

DOMINIC TARDIF

L'image transcende à elle seule toutes les failles du roman tant elle prend belle-ment à contre-pied les préjugés: Victor Scarpa, gigantesque *trucker* de six pieds et sept pouces, préside dans les haltes routières du continent un club de lecture informel et échange sous le manteau avec ses compatriotes routiers des livres audio, qu'il fait produire lui-même.

Figurez-vous la scène: autour d'un café cent fois réchauffé et d'un menu du jour de casse-croûte, ces belles bêtes bourruës discutent des romans à succès de Muriel Barbery, Bernhard Schlink, Dan Brown ou Fred Vargas, que souffle mille après mille à leurs oreilles une suave voix anonyme, celle de «*la merveilleuse Babette*».

Comment ne pas vouloir nous aussi nous attabler avec ce bon Johnny Bide Trotter, qui tombe en bas de sa chaise en apprenant que Fred Vargas est une femme (!), ou qui se scandalise qu'on ait interdit dans un lycée français la lecture d'un livre d'Agatha Christie «*à cause des passages pornographiques*»? La réponse de son ami Luciano Vidal: «*Je crois que tu veux parler du roman d'Agatha Kristof, Bide. Pas d'Agatha Christie.*»

Des idées réchauffe-cœur comme celle-là, Francine Brunet en déballe plusieurs dans *Le géant*. Au roman minimaliste collant à la trajectoire d'un seul personnage, l'auteur de *Le nain* (Stanké, 2014) oppose une vision un peu surannée de l'art de raconter se déclinant en un vaste florilège d'intrigues, tourbillonnant autour du couple que formaient jadis Scarpa — c'est lui *Le géant* du titre — et Madeline, qui a refait sa vie avec une femme.

Pendant ce temps, Rosie, leur fille, tente de survivre à ses parents, Franie, la belle-mère, travaille à se réconcilier avec son passé funeste, alors que la petite Babal, la demi-sœur, lutte avec des troubles de langage. Ça fait beaucoup, oui.

Enquête policière, chronique d'une crise d'adolescence, longue marche vers la résilience: *Le géant* enfle une quantité de catastrophes en un temps record et vertigineux. Reliez tous les points séparant l'albinisme de bébé Babal, Madeline en couple avec une femme après avoir eu un enfant avec un homme, les dépendances aux drogues de Rosie, la mère atikamekw ET

suicidée de Franie, les fichiers de pornographie juvénile circulant à la frontière, ainsi qu'une poignée de chapitres aboutissant dans des culs-de-sac, et vous pourriez bien obtenir un épisode du téléroman *Mémoires vives*, réputé pour les tuiles nombreuses

s'abattant sur ses personnages.

Que Francine Brunet parvienne, malgré ce flagrant éparpillement, à maintenir le cap sans trop dérouter ne peut que témoigner de son sens du personnage fort, qu'elle emploie en ne se refusant pas d'utiliser à ses fins certains clichés, bien que sans jamais oublier de doucement les subvertir au passage. Si le roman populaire doit se servir de ses outils afin d'aiguïser le sens de la compassion et de l'ouverture d'esprit de celui à qui il s'adresse, il devrait cependant faire gare à user du drame humain pour bêtement alimenter la machine à larmes, un précipice avec lequel l'auteure flirte parfois.

Attendant l'ode à la littérature comme instrument servant à lier entre eux ceux qui autrement partageraient dans des directions opposées, *Le géant* rappelle que le geste et le coup de crayon subtils ont toujours plus de portée, surtout lorsqu'on est flanqué de paluches d'ours en guise de mains.

Collaborateur  
Le Devoir

## LE GÉANT

Francine Brunet  
Stanké  
Montréal, 2016, 224 pages

L'auteure sera au stand 217  
les 14 et 15 avril.

ENTREVUE

## Faire sortir le méchant

Geneviève Drolet réfléchit à notre rapport au corps dans *Le guide des saunas nordiques*

DOMINIC TARDIF

Gardez-vous votre costume de bain à pois lorsque vous trimballez vos fougues jusque dans un sauna? Oui, c'est le gros minimum de la pudeur élémentaire, vous exclamez-vous? En Allemagne, pareil comportement vous attirerait pourtant des regards lourds de réprobation.

«*Mes collègues et moi, on était allés à la piscine et on est ensuite entrés dans le sauna avec nos maillots. On nous a signalés, sans appel, qu'il fallait absolument être nus, alors on est partis*», se rappelle l'écrivaine, artiste de cirque et, métier oblige, globe-trotter Geneviève Drolet, en racontant sa première visite dans un sauna, à Munich. Elle avait 20 ans.

Heureusement qu'elle acceptera quelques années plus tard, à Berlin, de complètement tomber la serviette — une exigence tenant essentiellement de l'hygiène. Elle en ressortira avec une nouvelle obsession pour ces lieux où toute honte — celle du bourrelet ballottant ou du sexe chéatif — est abolie. Ardent épiphanie dans la vapeur.

*Le guide des saunas nordiques*, son passionnant cinquième roman, c'est d'abord ce désir de réhabiliter dans l'imaginaire du lecteur québécois ces endroits ici éternellement poursuivis par des effluves d'hôtels plus ou moins bien entretenus. Ce guide qu'Emelyne, jeune mère en détresse, rédige en Finlande, en Estonie et en Allemagne, Geneviève le rédigeait déjà elle-même informellement au gré de ses pérégrinations, là où abondamment transpire en groupe appartient au quotidien.

Quel plaisir prend-on à se soumettre à une température



GETTY IMAGES

*Le guide des saunas nordiques*, c'est d'abord ce désir de réhabiliter dans l'imaginaire du lecteur ces endroits ici éternellement poursuivis par des effluves d'hôtels plus ou moins bien entretenus.

aussi suffocante? «*C'est un choc vraiment intense pour le corps, comme une drogue*», répond la jeune trentenaire, animée par une ferveur de prosélyte.

«*Gérer cette chaleur-là vient avec un apprentissage en matière de perte de contrôle. Le sauna provoque presque une douleur. C'est comme une fièvre, c'est quasiment alarmant. Ton corps n'est pas habitué à avoir aussi chaud, mais une fois que tu te laisses aller, il y a un sentiment de liberté, qui provient aussi des hormones que ton corps produit en sortant. C'est très relaxant de ne pas se battre contre les sensations et de plutôt les suivre.*»

Toujours fascinée par le corps comme siège de nos an-

goisses les plus troubles et nos désirs les plus indicibles, Geneviève Drolet ausculte dans ce guide (contenant bel et bien des critiques de vrais de vrais saunas) la libido qui s'assèche et les traces que laisse, sur le corps comme entre deux amants, un accouchement.

## La révolution par le sauna

De l'autre côté de l'océan, Emelyne rumine l'apathie de Benoit, le père de sa fille qui ne lui a pas fait l'amour depuis six ans, en tentant de faire sortir le méchant par les pores dilatés de sa peau. Comment ces femmes dodues arrivent-elles à accepter que chacun de leurs plis et replis soit offert au regard de l'autre dans le sauna, alors qu'elle tente toujours d'apprendre, elle, à se réconcilier avec ses propres seins transformés par l'allaitement?

«*La nudité obligatoire du sauna permet de constater à quel point ces gens-là sont confortables avec leur corps, même s'ils ne sont pas tous athlétiques*», fait valoir l'auteure de *Sexe chronique* et de *Panik*.

«*Je voyais des préadolescentes de 11 ans en pleine transformation physique, nues dans les saunas avec leurs pa-*

*rents, et je n'ai pas de difficulté à imaginer qu'elles entretenaient un rapport différent avec leur corps que les préados nord-américaines. Notre pudeur ici a souvent pour conséquence que chaque partie du corps est sexualisée, alors qu'il n'y a aucune tension sexuelle dans un sauna, tout le monde se concentre sur sa propre méditation. J'ai l'impression qu'un énorme changement de société se produirait si tout le monde adoptait ces habitudes-là.*»

En attendant que les braises de cette révolution par la chaleur extrême s'enflamment, comment Geneviève Drolet, dans la froideur montréalaise, assouvit-elle son désir de sudations abondantes? «*Mon chum m'a construit un sauna l'an dernier!*» La cour arrière la plus scandinave de tout Saint-Henri.

Collaborateur  
Le Devoir

## LE GUIDE DES SAUNAS NORDIQUES

Geneviève Drolet  
Tête Première  
Montréal, 2016, 192 pages

L'auteure sera au stand 227  
les 16 et 17 avril.

«*C'est très relaxant de ne pas se battre contre les sensations et de plutôt les suivre*»

Geneviève Drolet



EDITIONS TÊTE PREMIÈRE

JEUNESSE

## Comment survivre à l'adolescence

François Gilbert signe avec *Hare Krishna* un texte singulier qui sort des sentiers battus

MARIE FRADETTE

L'adolescence, période de recherches, d'essais et erreurs, est un sujet fertile et omniprésent dans la littérature jeunesse, mais aussi dans les récits de l'adolescence. Depuis *L'attrape-cœurs* de Salinger jusqu'à *L'île de la Merci* d'Elise Turcotte en passant par *Le dernier des raisins* de Raymond Plante, les personnages d'adolescent cimentent le genre. Avec *Hare Krishna*, son troisième roman, François Gilbert signe un texte singulier qui sort des sentiers battus.

Mikael, 16 ans, quitte sa Beauce natale pour Montréal où il adhère à la secte d'Hare Krishna persuadé que cette philosophie le libérera de son mal-être. Mais la mort de son père l'oblige à retourner au bercail, le replongeant inévitablement au cœur du passé, là où les démons s'amusaient à le déjouer. «*Égoïstement, ce n'était pas la mort de Papa que je redoutais, mais bien la perspective de rentrer à la maison. Je n'avais qu'à imaginer l'école secondaire, la préparation pour le bal des finissants, mon prochain travail d'été, le temps perdu à me droguer, l'entrée au cégep, pour ne plus vouloir retourner*

*là-bas.*» Dès son arrivée, son allure inspirée des dévots de Krishna tranche dans le décor beauceron et complique ses relations qui n'étaient déjà pas faciles.

Entre l'intimidation dont il est victime, l'omniprésence d'Hare Krishna et la séquestration dans laquelle sa mère le confine de peur qu'il retourne vivre au temple, Mikael est coincé. Et tout est là, dans le manque de liberté qui habite le héros. À travers les multiples voix, celles de son père, de Bhagavan, d'Éric, son frère, celle de l'ancien Mikael jusqu'à celle de sa mère, femme possessive qui fait appel au curé — tout aussi endoctriné que Khriśna — pour raisonner son fils, l'oppression du héros est palpable. Ces personnages aux contours rigides, aux déterminations solides, font figure de prison qui empêche le héros d'être libre de penser et d'agir.

L'auteur de *La maison d'une autre* emprunte le chemin de traverse des croyances et de tout ce qu'elles recèlent de contraignant pour exposer les tourments identitaires propres à l'adolescence. Tirailé entre différentes valeurs et visions du monde, Mikael doit apprendre à trouver sa voie. Même le temps du récit, condensé sur quelques jours, participe de cette bour-

rasque qui le bouleverse et l'étouffe. Tout dans le roman contribue à exprimer l'asphyxie que vit Mikael. Que ce soit l'attitude inflexible des personnages ou le va-et-vient constant entre ses tours de mala et le retour de ses démons, son état exprime un déséquilibre. «*Puis je me rappelle que toutes ces voix sont miennes, qu'elles font parties de moi, fragmenté. [...] A cet instant, il semble qu'elles ne font plus qu'une. Une unanimité qui surprend, qui apaise.*»

Après plusieurs détours, c'est donc en lui que Mikael trouve les prémices d'un certain équilibre. Gilbert livre ici un texte sensible et atypique, un roman riche dans lequel fond et forme s'imbriquent et mènent le héros vers une apparente liberté.

Collaboratrice  
Le Devoir

## HARE KRISHNA

François Gilbert  
Leméac  
Montréal, 160 pages, 2016

L'auteur sera au stand 81 le 16 avril.



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

L'auteur François Gilbert emprunte le chemin de traverse des croyances et de tout ce qu'elles recèlent de contraignant.

RADIO-CANADA et le Soleil présentent

Salon international  
du livre de Québec

13 AU 17  
AVRIL 2016

Centre des congrès de Québec

Québec

Desjardins

VILLE DE  
QUÉBEC

Canada

Canadian  
HeritagePatrimoine  
canadienConseil des Arts  
du CanadaCanada Council  
for the ArtsWallonie - Bruxelles  
International.be

www.silq.ca

## SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Dans *Douze chansons pour Évelyne*, l'auteur-compositeur-interprète et poète acadien tient un peu plus serrée la bride de son cheval fou éblouissant en perpétuel mouvement, que dans son premier roman.

## L'absence dans la peau

Fredric Gary Comeau réinvente le roman d'amour

DANIELLE LAURIN



Sur son premier roman, *Vertiges*, prix Jacques-Cartier 2013, nous en avait fait voir de toutes les couleurs. Chassés-croisés multiples, coïncidences désarmantes, errances diverses qui finissaient par se recouper: Fredric Gary Comeau nous conviait à un feu d'artifice des sens. Et voilà qu'il remet ça.

Mais cette fois, l'auteur-compositeur-interprète et poète acadien tient un peu plus serrée la bride de son cheval fou éblouissant en perpétuel mouvement. Si plusieurs personnages, situations, souvenirs, conversations, rêves, voyages, scènes d'amour et de sexe s'entrecroisent, se télescopent, un fil rouge nous guide tout du long.

Ce fil rouge s'appelle Antoine Bourque. Il est poète et musicien, originaire d'Acadie. C'est lui qui est au centre de l'histoire, lui qui la raconte. Avec fougue, dans le désordre.

A peine quelques courts inserts, où d'autres personnes de son entourage interviennent. Le temps de nous faire voir autrement ses agissements et comportements: l'amitié n'est pas exempte de coups bas, de trahisons, de mensonges. De blessures. Sous le vernis, de l'animosité.

Cet Antoine Bourque apparaissait dans *Vertiges*, mais au milieu d'une foule d'autres personnages. Certains d'entre eux d'ailleurs reviennent dans *Douze chansons pour Évelyne*, qui pourrait être une suite au premier roman, mais indirecte.

Peu importe. On a là, entre les mains, une histoire qui se suffit à elle-même. On a là un gars qui a perdu sa blonde, disparue comme par enchantement après un long voyage en amoureux aux États-Unis et au Mexique. De retour à Montréal, la belle Évelyne s'est envolée, sans un au revoir, sans un mot. Pourquoi?

### Réservoir à souvenirs

Ce pourquoi traverse le roman. On aura une bonne idée de la réponse à la toute fin. Entre-temps, on errera avec Antoine Bourque en quête d'une solution à l'énigme de cette disparition. En quête de lui-même, aussi bien.

Il a cherché partout cette femme mystère, il s'est fait aider dans son enquête, il ne sait pas si elle est vivante ou morte. Il a décidé de lui écrire douze chansons, caché au fond des bois. Après avoir laissé au directeur de sa maison de disque le résultat de son labeur, il s'enfuit, sans

« À vrai dire, je voudrais être à la lisière de toutes les pertes de contrôle de toutes les filles que j'ai connues, en même temps »

Extrait de *Douze chansons pour Évelyne*

attendre ses commentaires. Direction le Japon. C'est le point de départ du roman.

Pas question d'entrer dans les détails de l'histoire qui va suivre. A vous de voir. Simple-ment dire qu'elle est multiforme, qu'elle joue sur plusieurs registres à la fois, prenant parfois au tournant l'aspect d'un roman noir, et parfois, peut-être trop, du simple carnet de voyage où le temps paraît trop long.

On peut y voir aussi un réservoir à souvenirs. Souvenirs dans les souvenirs, les uns en amenant d'autres, qui en appellent d'autres encore. Tous les âges défilent.

On peut y voir encore un amalgame de réflexions. Sur l'identité acadienne, notamment: « C'est un peuple plus poétique que réaliste. C'est un peuple de rêveurs et de fabulateurs. Nous sommes un peu les Haïtiens du Nord. »

Réflexions sur le processus créatif, aussi. Sur l'écriture en particulier.

On notera au passage ce qu'en dit l'alter ego de l'auteur: « Pour moi, l'écriture, c'est quelque chose d'extrêmement intime. C'est un acte privé, à la limite du sacré. C'est comme la seule forme de religion qui me reste. Quand il y a communion, c'est en silence, entre la page et le lecteur, en différé. Le lecteur prendra ce qu'il voudra et me laissera le reste. C'est comme ça que nous communiquons, si la communication existe. »

Il ajoute: « Je peux jamais être sûr de rien. C'est fucking prétentieux de croire que ce qu'on fait peut avoir une influence sur quiconque. Je le fais parce que j'ai pas le choix et j'ai aucun contrôle sur ce qui peut arriver après. »

### À travers elles

Les références à la littérature, à la musique, à la peinture, à l'art en général comme carburant de nos vies sont légion. Une phrase de Marguerite Duras, entre autres, revient de temps en temps, comme un leitmotiv: « Tu n'as rien vu à Hiroshima, rien. »

Il y a la place du hasard dans nos vies qui occupe une grande place dans le roman, comme c'était le cas dans *Vertiges*. Hasard, destin, comment savoir ce qui se joue à notre insu et nous conduit là plutôt

être à la lisière de toutes les pertes de contrôle de toutes les filles que j'ai connues, en même temps. »

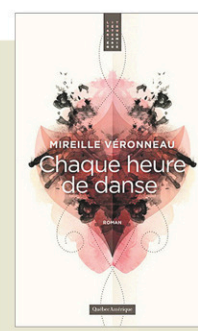
Mais ce qui domine par-dessus tout c'est l'amour. L'amour charnel. Et son absence, son manque. Évelyne l'absente embaume ce roman, qui s'avère finalement un grand, un très beau roman d'amour.

Comme en témoigne ce qui suit: « Je hurle non seulement pour elle mais pour toutes les filles que j'ai connues et perdues, toutes les âmes instables que j'ai voulu mêler à la mienne. Je hurle, car je ne sais pas comment exister sans elles. »

### DOUZE CHANSONS POUR ÉVELYNE

Fredric Gary Comeau  
XYZ, coll. Quai n° 5  
Montréal, 2016, 288 pages

Le livre sera en librairie le 14 avril. L'auteur au stand 7 les 16 et 17 avril.



ROMAN

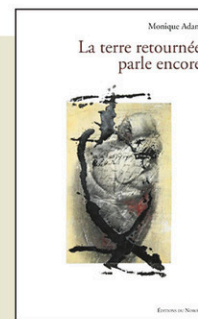
### CHAQUE HEURE DE DANSE

Mireille Véronneau  
Québec Amérique  
Montréal, 2016, 144 pages

Pour s'arracher à la torpeur qui l'engloutit après la mort de son tendre papa alors qu'elle n'a que cinq ans, Catherine est inscrite par sa mère à l'École de ballet. Peu importent les nobles efforts faits au cours des ans, c'est sous le signe de la solitude et de l'angoisse que la jeune femme timorée entre dans la vie adulte. Grâce aux classes du maître Matthew Walters, auxquelles elle assiste d'abord sans trop y croire, elle tentera de transcender les douloureuses exigences techniques de sa discipline afin de dire avec son corps ce que les mots ne sont jamais parvenus à nommer, nécessaire descente dans les profondeurs de sa douleur au moyen de laquelle chaque grande interprète s'est forgée. Mireille Véronneau, professeure de littérature au cégep « qui s'exerce également à la danse classique depuis toujours », signe un premier roman partageant avec sa narratrice une trop grande sagesse, mais dont les passages décrivant avec pudeur le travail de la danseuse en salle, sous le regard admiratif de son Pygmalion, émeuvent et fascinent.

L'auteure sera au stand 81 les 16 et 17 avril.

Dominic Tardif



POÉSIE

### LA TERRE RETOURNÉE PARLE ENCORE

Monique Adam  
Le Noroît  
Montréal, 2016, 94 pages

Un désastreux texte liminaire nous introduit à cette Terre retournée, alors que la poète nous annonce que « le jet incendiaire de[s] yeux » doit créer sans aucun doute « les étreintes nues et le vitriol de l'amour ». Ça fait très mal. Peut-être faudrait-il se réfugier sous « l'aisselle des feuilles » tout aussi bien que « sur le limbe des feuilles » comme elle susurre. Or, sitôt entré dans le corps du recueil, non seulement le ton change-t-il, mais sa qualité intrinsèque aussi, et cela de façon radicale. On est en présence d'une poésie de la révolte, sinon de la revendication, confrontée aux dictatures et aux misères humaines. Ainsi ces titres de parties « Argentine (1976-1983) Dictature militaire. Videla tes infractions », ou encore « Roumanie (1965-1989) Nicolae Ceausescu, le conducator tumulte dans mon sang ». En effet, comment ne pas s'émouvoir devant ce « berceau vide / monde de peu de choses » quand déjà « 500 enfants enlevés à leurs mères » ne sont plus? Nomenclature des peines, liste des misères, les poèmes étalent la catastrophe. De l'Argentine à la Roumanie, de la Russie à Paris lors de la rafle du Vél' d'Hiv' jusqu'en Afghanistan, l'auteure nous propose un parcours de la douleur, un itinéraire « voué à l'économie des larmes / le cœur comme un poisson captif / qui perd ses eaux »; alors, « le corps archive ses images » pour apprendre à survivre. Voilà donc une poésie engagée qui importe.

L'auteure sera au stand 288 les 15 et 16 avril.

Hugues Corriveau

Gaspard LE DEVOIR	
PALMARÈS	
Du 28 mars au 3 avril 2016	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR
<b>Romans québécois</b>	
1	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descente aux... Anne Robillard/Wellan 1/7
2	La promesse des Gélinas • Tome 3 Florie France Lorrain/Guy Saint-Jean 5/6
3	Naufrage Biz/Leméac 4/11
4	Il était une fois à Montréal • Tome 2 Nos combats Michel Langlois/Hurtubise 2/4
5	Terreur domestique. Une enquête de l'inspecteur... Guillaume Morrissette/Guy Saint-Jean 3/3
6	Les hautes montagnes du Portugal Yann Martel/XYZ 6/9
7	180 jours et des poussières Julie Marcotte/Mortagne -/1
8	La femme qui fuit Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles 10/2
9	Ceux qui restent Marie Laberge/Québec Amérique -/1
10	Marilyn • Tome 2 Voyages, névroses et talons... Marilyn Veillette/Intouchables -/1
<b>Romans étrangers</b>	
1	La fille de Brooklyn Guillaume Musso/XO 1/2
2	Horizon à l'envers Marc Levy/Robert Laffont 2/8
3	Carnets noirs Stephen King/Albin Michel 3/4
4	L'urgence dans la peau. L'impératif de Bourne Eric Lustbader/Grasset 7/2
5	La dame de Zagreb Philip Kerr/Masque 4/6
6	Inhumaine. Une enquête de Kay Scarpetta Patricia Cornwell/Flammarion Québec 5/5
7	Brunetti entre les lignes Donna Leon/Calmann-Lévy -/1
8	Désaxé Lars Kepler/Actes Sud 6/8
9	Maestra L. S. Hilton/Robert Laffont 8/3
10	City on fire Garth Risk Hallberg/Plon 10/12
<b>Essais québécois</b>	
1	L'impossible dialogue. Sciences et religions Yves Gingras/Boréal 6/8
2	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes d'humeur Fabien Cloutier/Lux -/1
3	La dure école Normand Baillargeon/Leméac -/7
4	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces... Boucar Diouf/La Presse 2/25
5	Différence et liberté. Enjeux actuels de l'éducation... Georges Leroux/Boréal -/1
6	Une juste colère. Gil Courtemanche, un journaliste... Martin Forgues/Somme toute -/1
7	Mauvaise langue Marc Cassivi/Somme toute 8/5
8	Qui s'occupe du souper? Nathalie Collard/Québec Amérique 9/2
9	Formes de la société • Tome 1 Genèse du politique Michel Freitag/Liber -/1
10	Treize verbes pour vivre Marie Laberge/Québec Amérique 10/22
<b>Essais étrangers</b>	
1	La puissance de la joie Frédéric Lenoir/Fayard 1/11
2	Il est avantageux d'avoir où aller Emmanuel Carrère/POL 2/4
3	Somez, merveilleux! Kent Nagano   Inge Kloepper   Isabelle Gabolde/Boréal 6/5
4	La machine est ton seigneur et ton maître Jenny Chan   Lizhi Xu   Yang/Agone 5/2
5	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité Yuval Noah Harari/Albin Michel 3/7
6	Quelle sorte de créatures sommes-nous?... Noam Chomsky/Lux -/1
7	Murmures à la jeunesse Christiane Taubira/Philippe Rey 4/4
8	Le langage des sans-voix. Les bienfaits du... Stephen D'Arcy/Ecosociété -/1
9	La pipe d'Oppen Paul Auster/Actes Sud 9/2
10	Je dirai malgré tout que cette vie fut belle Jean d'Ormesson/Gallimard -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard. © BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

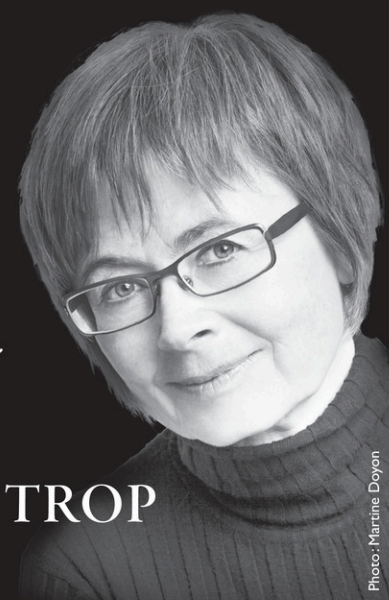
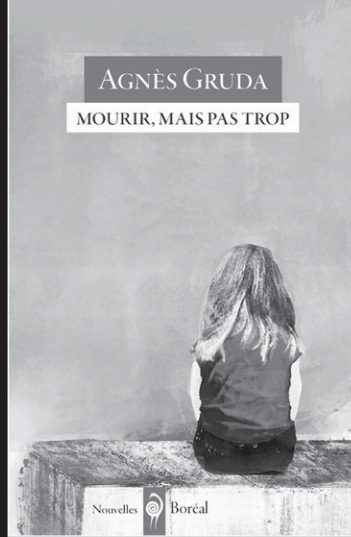


Photo: Marianne Doyon

# Agnès Gruda

## MOURIR, MAIS PAS TROP

Nouvelles



AGNÈS GRUDA  
MOURIR, MAIS PAS TROP

264 pages • 24,95 \$ • PDF et ePub: 18,99 \$

« Dans *Mourir, mais pas trop*, la mort n'est pas seulement physique. C'est aussi la fin de l'enfance, de l'amour ou de l'innocence, vue par une nouvelliste de talent, en 13 textes tragiques à la construction implacable. »  
Josée Lapointe, *La Presse*

**Venez rencontrer Agnès Gruda au Salon du livre de Québec**

**Samedi 16 avril**  
12 h à 12 h 50 :  
Entretien avec Elsa Pépin

13 h à 14 h :  
En signature au stand 227

18 h 30 à 19 h 30 :  
Table ronde sur le journalisme

19 h 30 à 20 h 30 :  
En signature au stand 227

**Dimanche 17 avril**  
13 h à 14 h :  
En signature au stand 227

## SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

## CONSPIRATIONS

SUITE DE LA PAGE F 1

italienne, et qui tous avaient pour objectif de liquider un pape ou d'éliminer un ennemi du pape. « *L'expérience prouve que celui qui n'a jamais confiance en personne ne sera jamais déçu* », a écrit Leonardo da Vinci dans ses *Carnets*.

## Érudition et littérature

Sur le mode accéléré, tout y est : rancœurs familiales, favoritisme, corruption, trahisons. Racontés par des témoins des événements, survivants ou arrivistes, ces trois « complots » nous plongent au sein d'une époque mouvementée de l'histoire italienne, alors que l'Église chrétienne et les états pontificaux menaient grand train, que la politique, le pouvoir, l'argent et la religion cherchaient à se confondre.

Alors que « *Le couteau sur la gorge* »

nous plonge au cœur de l'attentat d'Agnani contre le pape Boniface VIII en 1303, apothéose de son conflit avec le roi de France Philippe le Bel, « *Le serpent et le pouvoir* » s'intéresse à la conspiration de 1477 contre Laurent de Médicis à Florence à travers le regard de Raffaele Riario, tout juste nommé cardinal, à 17 ans, par son grand-oncle le pape Sixte IV. Dans « *Orgueil et cupidité* », enfin, un proche du chef des conspirateurs qui a réussi à s'échapper raconte la tentative avortée d'assassinat contre Léon X en 1517 et le « nettoyage » impitoyable qui a suivi.

Dans une veine résolument érudite, à travers une narration un peu abstraite, ces trois histoires voient défiler une litanie de noms et de personnages qui manquent parfois un peu de présence. Les lecteurs peu familiers avec cet univers et cette

« *La première fonction d'un roman, d'une nouvelle consiste à déstabiliser le lecteur, à lui tirer le tapis tissé d'évidences mensongères sous les pieds* »

Hans-Jürgen Greif dans *Habiter la littérature*

époque auront peut-être un peu de mal à s'y faire une place.

Mais certaines vérités humaines, encore et toujours valides, recouvrent, comme l'or et le sang, chacune de ces histoires : « *Tout ce qui est important survit dans la mémoire, même le crime, alors que la médiocrité tombe inévitablement dans l'oubli.* »

Collaborateur  
Le Devoir

## COMLOTS À LA COUR DES PAPES

Hans-Jürgen Greif  
*L'instant même*  
Québec, 2016, 252 pages

## HABITER LA LITTÉRATURE

MÉLANGES OFFERTS À HANS-JÜRGEN GREIF  
Sous la direction de Patrick Bergeron et François Ouellet  
*L'instant même*  
Québec, 2016, 250 pages

Les deux ouvrages seront mis en lumière ce samedi 9 avril lors d'un événement hommage à la Maison de la littérature de Québec, de 17 h à 19 h.

Hans-Jürgen Greif sera par ailleurs en signature au stand 227 les 13, 15, 16 et 17 avril.

## POÉSIE

## Submergée par l'émotion noire

Élise Turcotte creuse les plaies avec l'éperdu sentiment d'une faillite inquiétante

HUGUES CORRIVEAU

On peut très certainement considérer que le dernier livre d'Élise Turcotte est constitué de deux recueils distincts. La première partie, « Les jours », et le troisième chapitre de la seconde partie, « Fuite », sont d'une indéniable force, proposent un souffle long et ample qui ramasse la peine universelle dans le cœur même du chagrin.

Par contre, les deux premiers chapitres de la seconde partie, « Photos-paysages » (auquel s'ajoute une troisième partie, « Une nuit », constituée d'un seul poème assez lisse), s'avèrent stylistiquement moins percutants, surfant sur des vers relativement courts, pas toujours essentiels, dont l'apport à l'œuvre importante de cette auteure laisse perplexe : « *Je n'écris pas de poème / quotidien / où le froid rompt les joues / et où les moteurs de motoneige / secouent les arbrisseaux / à l'entrée de l'hôtel* » (« Fleuve »).

Entre acuité et cécité, les textes de « Fuite » et « Les jours » vacillent autour de la lumière et de la nuit, de l'éveil comme du sommeil, perturbés par une angoisse si profonde que le monde semble à tout instant près de sombrer. Écriture déployée souvent autour de la forme négative pour mieux en souligner l'opacité. L'auteure s'apitoie, se révolte, se résigne, se reprend et dérive. Les heures tombent, les heures viennent avec un enfant mort et le deuil, avec le chat, les animaux morts. L'animalité ayant ici une importance capitale, s'opposant en quelque sorte à la rationalité analytique. Puis le souffle se retrouve, la vie, telle quelle la vie, tel un théâtre d'ombres.

Une grande souffrance préside aux derniers livres d'Élise Turcotte, depuis les textes sur les femmes assassinées au



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Une grande souffrance préside aux derniers livres d'Élise Turcotte.

« *J'ai noté le début d'un poème actif, j'ai respiré dans le mot détresse* »

Extrait de *La forme du jour*

Mexique, depuis le dernier roman, quand la conscience du mal étouffe et rend tangible l'inquiétude : « *J'ai noté le début d'un poème actif, j'ai respiré dans le mot détresse.* » Les visions cauchemardesques teintent nombre de pages où le dé-

lire et l'anxiété rappellent Poe, quelques pages font aussi appel à des images évoquant Anne Hébert et son *Tombeau des rois*. Ainsi, cette évocation implicite : « *La mère portait l'oracle au cou comme un bijou sacré.* »

Elle promène ses interrogations d'images sépulcrales en éclairs lumineux : « *Les glaciers étaient noirs, bordés par la peur et les étoiles crayeuses, / le sentier vers l'avenir diffractait la réalité comme un miroir géant, / les idées sales dominaient et les renards blancs buvaient l'eau de la brume.* »

Un édifice s'écroule-t-il au Bangladesh, tuant d'innombrables travailleuses, que la poète prend sur elle la souffrance de la perte ; « *au Sud, la terre avait tremblé et brisé une par-*

*tie de l'espoir humain* », et voilà la poète témoignant des failles dans le bonheur aveugle ; « *un train fantôme allait bientôt dévaster un village entier* », et voilà que la poète savait déjà le sens des catastrophes. Ce recueil serait-il autre chose que « *l'année de la mise à nu du chagrin* », que la poursuite d'une parole consciente et riche à l'orée du malheur ?

Collaborateur  
Le Devoir

## LA FORME DU JOUR

Élise Turcotte  
*Les éditions du Noroît*  
Montréal, 2016, 89 pages

L'auteure sera au stand 227 les 16 et 17 avril.

## Trois fois Camille Bouchard

Thriller historique et antiesclavagiste, *Nouvelle-Orléans* captivera les ados et les autres

LOUIS CORNELLIER

L'imagination de Camille Bouchard est un puits intarissable. Déjà auteur de plus de 80 romans, surtout pour la jeunesse, l'écrivain nous en offre trois autres cette saison.

Le morceau de choix de sa nouvelle fournie romanesque est sans contredit *Nouvelle-Orléans*, un roman historique pour adolescents qui nous entraîne dans l'univers glauque de cette ville de la Louisiane esclavagiste en 1842. Un ado délinquant de ruelle, quarteron, accepte, par amour pour une jeune prostituée noire, de se lancer dans une mission peu recommandable : ramener un esclave fugitif à sa propriétaire afin de toucher la récompense promise pour la capture.

Or, la dame en question, découverte à la dure les chasseurs de primes improvisés, est, sous ses dehors de mondaine respectable, une psychopathe de la pire espèce. Trépidant thriller historique antiesclavagiste aux accents vaudou, *Nouvelle-Orléans* se dévore.

Grand voyageur, Camille Bouchard se plaît à transformer ses découvertes en matériau romanesque. Ses œuvres récentes avaient pour décor le Mexique hypervolent des narcos. Cette saison, le passé étasunien inspire l'écrivain. En plus de *Nouvelle-Orléans*, donc, il signe *Cahokia*, un roman pour jeunes ados qui évoque cette cité préhistorique amérindienne dont les vestiges, bien réels, se trouvent aujourd'hui dans l'État de l'Illinois, tout près du Missouri.

Le jeune Jason Byrd a un bizarre profil d'oiseau qui lui attire des quolibets. Il lui arrive même de perdre connaissance et d'avoir des visions du passé et de l'avenir. Il revit, de cette façon, l'histoire multimillénaire de son peuple, les Mississipiens, ce qui ne va pas sans créer le trouble dans son esprit et dans son entourage.

Moqué par ses camarades de classe, l'ado incompris deviendra cependant un sauveur. Divisé en courts chapitres qui font voyager le lecteur de

diverses époques anciennes à aujourd'hui, ce roman divertit en faisant découvrir une culture méconnue et s'avère particulièrement original.

Deuxième tome de la série *Les Atypiques*, qui donne la vedette à l'équipe de soccer pas comme les autres de Rivières-aux-Moustiques — les enfants qui la composent sont d'origines ethniques très diversifiées ou encore « différents » —, *Le masque de l'avant-centre* raconte une partie de ballon rond pour le moins saugrenue.

Pour obtenir la permission de jouer dans une vraie ligue, les Atypiques doivent se qualifier en faisant bonne figure contre une équipe « typique ». Tout va comme sur des roulettes jusqu'à ce qu'un enfant prétendument atteint d'une maladie rare se joigne à l'équipe adverse et fasse des prouesses improbables. Il y a, c'est certain, anguille sous roche.

Animé par une douce folie, ce roman pour préados amuse, mais étire un peu trop l'élastique du réalisme. Dans le même esprit, mais en plus subtil, le tome 1 de la série était plus juste.

Collaborateur  
Le Devoir

## NOUVELLE-ORLÉANS

Camille Bouchard  
Québec Amérique (Magellan)

## CAHOKIA

Camille Bouchard  
Boréal (inter)

## LES ATYPIQUES 2

## LE MASQUE DE L'AVANT-CENTRE

Camille Bouchard  
Québec Amérique (Gulliver)  
Montréal, 2016, respectivement 200, 144 et 168 pages

L'auteur sera en séance de signature toute la journée le 16 avril en différents stands.

Le jardin,  
c'est facile!



www.multim.com

ÉDITIONS  
MULTIMONDES



Les PUQ seront au Salon international du livre de Québec du 13 au 17 avril 2016

Venez nous  
rencontrer au  
kiosque 91

Séance de dédicaces de Lorraine Pintal  
samedi 16 avril de 13h à 14h

Dialogue sur la nordicité avec Louis-Edmond Hamelin et Jean Désy  
dimanche 17 avril à 12h30

PUQ.CA

## SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

## À la poursuite de destins croisés

Eid et Paiement dans une quête d'identité entre le Montréal des années 1950 et l'improbable

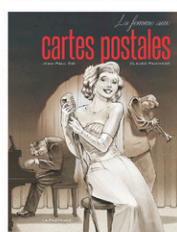
FABIEN DEGLISE

Les planches originales, avec leurs lignes bleutées, défilent depuis quelques minutes sur la table à dessin, sous les yeux du bédéiste qui y trouve régulièrement matière à anecdotes. «*Ca, ce sont les mains de Claude sur le piano. Il est pianiste à ses heures. Il a posé pour moi*», dit Jean-Paul Eid, tout en poursuivant le dévoilement des coulisses de sa dernière création dans son atelier de Montréal.

Son titre? *La femme aux cartes postales* (La Pastèque), scénarisé avec la complicité de son ami de longue date, le dramaturge Claude Paiement. Les deux hommes ont signé, entre 1999 et 2004, les deux tomes de la série d'anticipation *Les naufragés de Memoria*, pièces maîtresses de la bande dessinée de science-fiction au Québec.

«*Là, ce sont les toits de Montréal dont je te parlais plus tôt*, poursuit l'auteur. *Je suis tombé sur des archives photo de la ville qui montraient ces toits. Avec Claude, on a remanié un peu le scénario pour pouvoir les intégrer à l'histoire.*»

Des toits du Montréal d'antan, pour une histoire de destinée, d'identité, de jazz, de hasards et de coïncidences troublantes? Pourquoi pas?



Des toits aussi d'où l'on peut voir la façade du disparu restaurant Ben's, l'entrée condamnée du Tam Tam Club sur la rue Sainte-Catherine, Dominique Michel, Claude Blanchard et Léo Rivest sur la scène de Casa Loma, les premiers autobus de la ville, et même, plus loin encore, le Paris et le New York de l'après-11 septembre 2001, ainsi qu'une maison patrimoniale paumée dans l'Ouest-de-l'Île où se joue cet étonnant récit qui, entre le Montréal des années 50, le présent et l'improbable, part à la rencontre de destins croisés.

Il y a Rose qui, au printemps 1957, quitte son village perdu de Sainte-Émilie-de-Caplan pour se construire au son de la musique dans une métropole en mutation. Il y a Victor, prof d'anthropologie rattrapé par son ADN dans la foulée des attentats de New York. Il y a aussi Sarto Fournier, «l'homme de main» de Duplessis qui bat Jean Drapeau dans la course à la mairie et une maison qui contient un secret. Il y a surtout une intrigue qui a pris près de 10 ans à être ficelée et qui, du coup, révèle, page après page, toute la minutie de sa mécanique.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le bédéiste Jean-Paul Eid et le dramaturge Claude Paiement sont complices depuis longtemps.

«*C'est un projet qui a macéré comme un bon vin*, résume Jean-Paul Eid tout en s'activant autour de sa machine à cafés au lait pour bien recevoir ses invités. *On l'a construit, on l'a laissé, on l'a repris. L'histoire a même fini par nous guider, de manière presque organique, et voilà!*» La création aussi peut être fatalisme.

## Des équilibres précaires

Tout est en points de bascule dans cette aventure qui se promène aux confins du patrimoine culturel et de la science-fiction. «*Les trois époques marquent des moments charnières*, résume Claude Paiement. *À Montréal, on vit la fin des grandes années du jazz, à Cuba [car, oui, on y va aussi], c'est la révolution cubaine, le 11-Septembre a son avant et son après, et la quête d'identité d'un des personnages l'expose à une méchante bascule.*»

Là, impossible d'en dire davantage. Alors revenons sur le dessin de Eid qui se dévoile ici sur 232 pages avec la précision et cette obsession habituelle dans le détail qui caractérise le travail du cocréateur de Memoria et

père de Jérôme Bigras dont les dernières aventures, *Le fond du trou* (La Pastèque), album marqué d'un véritable trou en son centre, a confirmé sa maîtrise d'une certaine complexité narrative. «*Le récit historique comme celui-là, c'est une façon de construire un univers à partir de quelques clichés*, dit-il. *C'est laisser le dessin continuer l'histoire racontée dans le cadre d'une photo que tu ramasses aux archives. C'est faire marcher des personnages sur les trottoirs de ces fragments de mémoire. Ils peuvent entrer dans l'immeuble que l'on voit sur la photo, le tout dans une approche immersive par le dessin.*»

On est ici dans une fiction ancrée dans un univers qui a existé, tout en cherchant à altérer la frontière avec la réalité, comme sait si bien la faire le duo d'auteurs qui a largement expérimenté la chose dans leur étrange histoire de *Naufragés*.

«*Cela fait partie de nos préoccupations philosophiques*, lance Claude Paiement. *Avec Jean-Paul, nous avons toujours été fascinés par l'énorme quantité de petits hasards qui font les*



LA PASTÈQUE

Une planche de *La femme aux cartes postales*

*parcours de vie, qui tracent les trajectoires, qui forment les destins et qui à chaque bifurcation nous amènent dans un univers qui aurait pu exister ou pas.*»

La réflexion est forcément étourdissante. Elle guide par le fait même un récit lumineux qui rend intelligible la complexité de sa trame, en promenant habilement le lecteur, pour lui faire croire et surtout le distraire. «*C'est mon principal travail, et c'est un destin sur lequel je n'ai rien à dire, dont je ne me plains pas*», ajoute Eid en rigolant.

Un destin qui, à l'aube de la sortie de cette œuvre collaborative, vient encore avec ses petits moments de plaisir d'ailleurs. «*Plusieurs personnes qui ont lu les épreuves m'ont demandé si cette fiction était une histoire vraie*, dit-il. *Et ça, pour un créateur, c'est le plus beau compliment qu'on puisse lui faire.*»

Le Devoir

Les auteurs seront au stand 152 les 16 et 17 avril.

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC 2016

13 au 17 avril

SÉANCES DE DÉDICACES ET ANIMATIONS

LEMÉAC ÉDITEUR Stand 81

lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec



NORMAND BAILLARGEON

La dure école

Rencontre animée par Danielle Laurin (Scène Radio-Canada)  
Vendredi : 15 h-15 h 55

Dédicaces Jeudi : 15 h-16 h Vendredi : 13 h-14 h 30

© Marie Santerre-Baillargeon



DOMINIQUE GARAND

Florence, reprise

Dédicaces Vendredi : 17 h-19 h

© Isabelle LaFortune



JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

Objets trouvés dans la mémoire

Dédicaces Samedi : 15 h-17 h

© Manon Des Ruisseaux

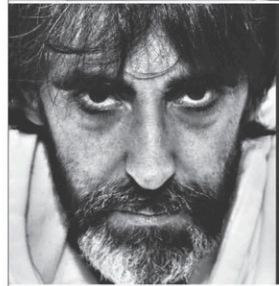


FRANÇOIS GILBERT

Hare Krishna

Dédicaces Samedi : 17 h-19 h

© Geneviève Carlier



BIZ

Naufrage

Rencontre animée par Claudia Larochelle (Scène des Rendez-vous littéraires)  
Vendredi : 11 h 30-12 h 25

Dédicaces Vendredi : 15 h-17 h Samedi : 14 h-16 h

© Jean-Yves Fréchette



PASCALE NAVARRO

Femmes et pouvoir : les changements nécessaires

Rencontre animée par Gisèle Gallichan (Scène Radio-Canada) Samedi : 11 h-11 h 55

Dédicaces Samedi : 13 h-15 h

© Alain Brillion



SIMON BOULERICE

Paysage aux néons

Dédicaces Samedi : 16 h-17 h Dimanche : 12 h-13 h

© Maxime Leduc



JUDY QUINN

Les mains noires

Rencontre animée par Françoise Guénette (Scène Radio-Canada)  
Vendredi : 11 h-11 h 55

Dédicaces Vendredi : 18 h-20 h Dimanche : 14 h-16 h

© Anna Quinn-Nguyen



FRED DOMPIÈRE

Fred Fred  
Homo nihilis au café du coin

Dédicaces Dimanche : 15 h-17 h

© Nimrod McGregor



KIEV RENAUD

Je n'ai jamais embrassé Laure

Dédicaces Dimanche : 12 h-14 h

© Matthew Gaines



DAVID DORAIS

Oh ! La belle province !  
Épopée touristique

Dédicaces Vendredi : 16 h-18 h

© Joannie Verreault



MARC SÉGUIN

Nord Alice

Rencontre animée par Danielle Laurin (Scène des Rendez-vous littéraires)  
Vendredi : 10 h 30-11 h 25

Dédicaces Vendredi : 13 h-15 h Samedi : 17 h-18 h

© Jérôme Guibord / Shoot

## SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

## Une nuit plus claire que le jour

Jean-François Bourgeault visite le pourquoi de la littérature

MICHEL LAPIERRE

Membre fondateur des cahiers littéraires québécois *Contre-jour*, Jean-François Bourgeault fait sienne cette réflexion du poète français Jean Grosjean (1912-2006) : « C'est parce que notre civilisation n'a pas voulu admettre ce qu'il y a de vulnérable dans le Dieu vivant qu'elle a fini par dire qu'il était mort. » Mais il est assez jeune pour exprimer la belle désillusion d'aujourd'hui : « Sainteté ? Résister à la misérable tentation de ne pas laisser de traces. »

Son essai *Feux follets* a quelque chose de curieux et même d'attachant. Il est à la hauteur de l'écrivain singulier qui se passionne à la fois pour la poésie de Grosjean, celle que l'on qualifierait trop facilement de métaphysique, et pour la fugacité de toute trace dans notre univers actuel, où, de la photo à la vidéo, tout banalise la trace. Le livre s'ouvre pourtant sur l'aveu par Bourgeault de son admiration pour la « méticulosité vertigineuse » du plus célèbre tableau du peintre anglais préraphaélite Richard Dadd (1817-1886).

Reproduite dans l'ouvrage, cette petite huile sur toile, exécutée par l'artiste pendant qu'il était interné à l'hôpital psychiatrique, représente, avec le charme du miniaturiste, un monde féerique où les feux follets, ces esprits malins, guident les voyageurs au fond des bois pour subitement éteindre leur lanterne. « Je n'ai jamais écrit, je n'ai jamais lu autrement que sous le patronage littéraire de ces lueurs qui font semblant de nous guider pour mieux nous perdre », écrit Bourgeault.

Cette conviction fait écho aux vers de Grosjean qu'il aime citer : « Puisque pour dire le dieu qui se perd / le langage doit se perdre lui-même... » Plus près de nous, l'écrivain québécois retrouve dans l'œuvre de Gaston Miron la lumière qui sait surtout surgir de la nuit : en « brûlures éblouissantes » ou en une « vaste noirceur éblouissante ».

Bourgeault a le mérite de rappeler avec une folle insistance que la littérature est, depuis toujours, forcée à dire plus que ce qu'elle ne dit. Même si beaucoup l'ignorent ou l'oublient, voilà sa raison d'être.

Collaborateur  
Le Devoir

## FEUX FOLLETS

Jean-François Bourgeault  
Nota bene  
Montréal, 2016, 204 pages

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Quand dire c'est être

Pour Éric Fottorino et Olivier Cadiot, chaque livre est un combat vital

GUYLAINE MASSOUTRE

Éric Fottorino livre un astucieux roman à saveur d'essai. Olivier Cadiot, sous le genre de l'essai, raconte des histoires. Qui se demanderait ce qu'est la littérature peut y trouver quantité de réponses et chercher encore.

Qu'arrive-t-il quand un romancier décide de créer un personnage qui pense ? Il crée un personnage qui parle. *Trois jours avec Norman Jail* met en scène un vieil écrivain solitaire, qui adore s'écouter parler, et une étudiante venue le questionner. Absorbée par l'atrabilaire, qui n'a rien publié depuis soixante ans, mais dont le caractère s'éclaircit en s'échauffant, elle plonge dans l'hypnose de son discours. Pendant trois jours il se confie à elle, sautant d'un sujet à l'autre, sans cesser de s'inventer ni d'épuiser sa cause.

*Trois jours avec Norman Jail* pourrait être dit un testament littéraire. C'est par une fin de vie, de créativité, qu'il débute. Mais à l'instant où le silence est enfreint, la parole s'éclaire, s'engendrant une fuite ininterrompue des signifiants et des idées, ratissant l'expérience vaste de l'écriture. Le plaidoyer s'étoffe et divague, grossit le monologue et donne de la chair au personnage.

Fottorino aime raconter des secrets. Ce personnage parle ainsi à l'auteur, qui théâtralise, dit-il ailleurs, le manque de n'avoir pas connu son vrai père. Écrire ? Pour Norman Jail, c'est une affaire d'oubli, comme si fouiller les ruines de soi équivalait à trouver une vérité : « Au fond, je n'ai pas commencé à écrire. Je fais comme si, mais je n'écris pas, sinon j'aurais fini et on n'en parlerait plus. » Il fabrique ainsi un bouquet de premières pages, inspirées par celle qui l'écoute et sollicite sa parole d'écrivain.

## Au théâtre des mots

Est-ce un bilan ? Fottorino fait bien le tour de sa prison, capitalisant son expérience. Mais cette entreprise tourne autrement, car l'écriture n'est pas si facile à circonvier. Une fois celle-ci lancée, le projet d'écrire reprend le dessus et un roman s'enclenche. « *L'écriture n'a pas d'ombre, l'écriture est l'ombre* », dit Norman Jail, captif de sa propre imagination bondissante.

Le dialogue coule d'abord dans la séduction, qui, elle, éveille le goût de vivre, l'invention à neuf. Norman Jail débite ses anecdotes égocentriques, ses souvenirs de scènes précises, nimbés de sensorialité et de narcissisme. La passion et l'enthousiasme y avalent les expériences d'autrui, pain quotidien du narrateur. Car l'écrivain est cet ogre qui digère ceux qu'il



JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE  
À son Norman Jail, Éric Fottorino fait dire que « l'écriture n'a pas d'ombre, l'écriture est l'ombre ».

aborde ou ceux qui viennent à lui, alors qu'il prétend que, par la diète, il se défait de cette charge, de trop de présence et d'empathie qui lestent ses filets d'écrivain qui préférerait des ailes.

Or, l'attention qu'il reçoit fait briller un récit qui vole en éclats. Ce verbe moteur cascade. On sent le vide et la métamorphose, selon ce vers de Mallarmé, « tel qu'en lui-même l'éternité le change ». Ainsi Norman Jail, nom d'emprunt, outre pleine de vent, tient-il sa structure languagère ancrée dans la fiction. Le dernier quart du livre enchaîne plusieurs révélations. Clara, qui se nomme aussi Norma, la jeune oreille, prend de l'épaisseur. Jusqu'au renouvellement, le roman rebondit, qui invite à relire l'histoire depuis le début. Ces trois jours de confession littéraire auront suffi à livrer un objet secret, tendu et bien orchestré des voix singulières qui font un bon roman.

## Cadiot en verve

Soixante et un fragments d'essai, signé du dramaturge Olivier Cadiot, dans le but d'offrir « Une méthode révolutionnaire pour apprendre à écrire en lisant », selon la mystérieuse quatrième de couverture. Voici qui tranche avec le titre assez falot, *Histoire de la littérature récente. Tome 1*. Cadiot a une pensée organique d'homme de scène.

Traducteur de Gertrude Stein, des *Psaumes bibliques* et du *Cantique des Cantiques* dans la *Bible des écrivains*, grand lecteur, amateur de concepts mis au miroir des sensations littéraires, Cadiot arrache aux mots leur gribouillage : « Souvent des Maman ceci, Maman cela sortis de la gueule d'un animal des ultraprofondeurs. » Ces mots dansent. Ils ont une puissance de frappe inattendue. Ils sont une musique digne des opéras.

Cadiot a écrit des poèmes postmallarméens, formalistes et postmodernes, des *cut-up* américains. Toujours avec l'idée de « coller au monde », contraire à l'élitisme, écrire, chez lui, est une performance, un questionnement intelligent. Il faut l'entendre lire, et le lire en l'entendant. Il n'aime pas la page blanche mais le noir de l'encre, ce minimaliste poétique pour lequel il milite toujours.

« Un poème bien vivant se replie d'un coup sec comme un canif de poche bien huilé, une portière de Rolls, une carabine. Ça fait le claquement sec d'un petit aimant qui s'applique sur un mur de métal. » Voilà, tout s'invente en littérature. C'est à la fois d'un niveau élevé et immédiatement accessible : « Gros travail de se plonger dans les arcanes de l'hexamètre dactylique. Quelle satisfaction si on arrive à scander la chose selon les règles. Ça trace, ça pulse, ça crêpe. Ça va remplacer le rap. Lecture intégrale, ce soir, des Bucoliques de Virgile, performées, venez nombreux. »

Collaboratrice  
Le Devoir

## TROIS JOURS AVEC NORMAN JAIL

Éric Fottorino  
Gallimard  
Paris, 2016, 202 pages

## HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE RECENTE. TOME I

Olivier Cadiot  
P.O.L.  
Paris, 2016, 185 pages

## CLAUDEL

SUITE DE LA PAGE F 1

recomposer. » Pour Philippe Claudel, qui s'illustre aussi comme réalisateur depuis *Il y a longtemps que je t'aime*. César du premier film en 2009, c'est là une des grandes forces de l'humain. « Je suis toujours étonné de la façon dont les hommes, après de grands cataclysmes, soit intimes, soit historiques, parviennent à reconstruire, à retrouver l'énergie du vivant, alors que toute la vie est broyée. »

## Faire d'un creux un plein

Même lorsqu'on a la chance de vivre dans des temps historiques qui ne sont pas trop turbulents, on est forcément touchés par des deuils personnels, fait-il remarquer. « Dans ces cas-là, il faut réussir à recomposer un ordre, une architecture intérieure qui nous rend

solides. C'est toujours très dur de perdre quelqu'un qu'on aime, mais c'est vrai aussi que, passé les premiers temps du deuil, il est important de faire de ce creux un plein. »

Faire en sorte que l'absence devienne une présence nourricière, quelque chose de riche ; c'est ce à quoi il s'est appliqué avec *L'arbre du pays Toraja*. « La personne qu'on a connue, tout ce qu'elle nous a apporté, tout ce qu'elle donne encore, par-delà la mort, il faut en faire une énergie. »

Le narrateur de *L'arbre du pays Toraja*, un cinéaste d'une cinquantaine d'années, prend la plume au lendemain de la mort de son producteur et meilleur ami. Une façon pour lui de poursuivre le dialogue avec son cher complice, de le garder vivant.

Fasciné par les rites funéraires du peuple Toraja qu'il a

découverts au cours d'un voyage en Indonésie, notamment par cette coutume qui consiste à déposer la dépouille de petits enfants dans une cavité pratiquée sous l'écorce d'un grand arbre, il tente à sa façon d'ériger, par l'écriture, une sorte de sépulture pour son ami.

Philippe Claudel a fait lui-même de nombreux séjours en Indonésie, sur l'île de Sulawesi en particulier, où il a été frappé par les coutumes du peuple Toraja entourant la mort. « Lorsqu'on m'a fait voir cet arbre dont je parle dans le livre, raconte-t-il, ému, j'ai trouvé que c'était une merveilleuse façon de faire entrer les morts dans nos vies. »

Dans la foulée, autour de lui, « la mort a fait son petit commerce », comme il dit. « Elle a emmené mon papa,

ma maman, mes tantes... et mon meilleur ami. » Jean-Marc Roberts, aussi son éditeur, est mort il y a trois ans. « J'étais dans le deuil d'un ami et d'un éditeur... et même mort, il a réussi à me faire écrire ce livre. »

## Le sublime dans la vie

La métaphore de l'arbre-sépulture traverse le roman. Philippe Claudel l'a voulu ainsi. Son livre devient en quelque sorte un arbre, une arborescence, dans sa construction même, avec des ramifications, sous forme d'apartés, de retours en arrière. *L'arbre du pays Toraja* devient aussi un corps. C'est-à-dire « une créature vivante dans laquelle on place ce qui n'a plus de voix, ce qui n'a plus de visage, ce qui n'a plus de chair. Il y a des moments passés qui continuent quand même à être là, puisqu'il suffit d'ouvrir un peu, d'écartier un peu les branches de l'arbre ou son

écorce, pour que soudain, ils surgissent. »

*L'arbre du pays Toraja* est aussi une interrogation sur le corps, la maladie, le vieillissement. À travers la mort de son ami, le narrateur est amené à projeter sa propre mort, nécessairement. Et à se questionner sur ce que c'est que d'être vivant, à quoi ça tient. Il en vient à faire un inventaire de tout ce que la vie contient de sublime : l'art, la littérature, le bon vin... et l'amour. En chemin, il rencontre une femme dont il tombe amoureux. Une femme beaucoup plus jeune que lui.

« C'est une situation assez banale, convient le romancier : un homme de 50 ou 60 ans qui aboutit avec une femme beaucoup plus jeune. Mais ce qui m'intéressait, c'est de montrer que mon narrateur a des scrupules à vivre ça, notamment quand il compare leurs deux corps. Il a l'impression qu'il est dans une mauvaise

concordance des temps. Il s'interdit presque d'aimer. Il avance à reculons, comme s'il y avait une sorte de honte à aller vers cet amour. »

Comme c'est souvent le cas dans la vie, la mort et une nouvelle naissance se font écho dans le roman. Pour Philippe Claudel, avec ce corps de femme à ses côtés qui accueille désormais la vie, le centre d'intérêt du narrateur est nécessairement appelé à se déplacer : « On sent bien que sa vie va tourner autour de cet astre à venir, qu'il va se mettre à son service, dans la célébration de la vie. »

Collaboratrice  
Le Devoir

## L'ARBRE DU PAYS TORAJA

Philippe Claudel  
Stock  
Paris, 2016, 216 pages

L'auteur sera au stand 41 les 15, 16 et 17 avril.

nuitblanche.com

Une époustouflante mémoire littéraire vivante et conviviale

ABONNEMENT | SE CONNECTER | POINTS DE VENTE | À PROPOS

RECHERCHE

Accueil | Numéros | Commentaires de lecture | Articles | Rubriques | Doussiers | Entrevues | Textes de création | Auteurs | Collaborateurs

EN KIOSQUE

Numéro 142  
Printemps 2016

ACTUALITÉS

Québec

Bien sûr le Prix littéraire des collégiens On connaît le 15 avril, au Salon international du livre de Québec, le livre qui aura été choisi par plus de 700 étudiants de cégeps et CEGEP

Publié le 30 mars 2016

Canada

Poésie romantique

Georgette LeBlanc, l'auteure d'Alma, continue de faire revivre le passé acadien. Elle nous offre fin avril son Grand feu (Pérec-Neige), une œuvre poétique

Publié le 31 mars 2016

Étranger

Décès du Nobel hongrois Imre Kertész

Imre Kertész est mort à Budapest, sa ville natale, le 31 mars dernier. Voir : Imre Kertész : Le vol d'un grand

Publié le 4 avril 2016

ESPACE PUBLICITA

JÉRÔME ÉLIE

POPPY

Un monde où les rôles habituels s'effacent.

JOSEPH GAGI

INCONG

Deux romans écrits par la collaboration de deux auteurs.

LE DÉBUT EN LIGNE

Le premier roman de Romain Rolland

En kiosque et en librairie le 7 avril

Économisez jusqu'à 35% du prix en kiosque  
4 numéros par année

Abonnez-vous

Magazine papier + Web compris

□ 1 an : 34 \$ □ 2 ans : 56 \$ TAXES INCLUSES

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

Code postal ..... Tél. ....

Courriel .....

□ Chèque à l'ordre de Nuit blanche □ VISA □ MasterCard

N° de la carte .....

Date d'expiration .....

Postez ce coupon à Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7 ou 418 692-1354 ou nuitblanche@nuitblanche.com

Entrevue  
NICOLAS DICKNER

Jean-Philippe Warren  
Micheline Lanctôt  
Gaston Miron  
Stefan Zweig et Romain Rolland

MARGUERITE ANDERSEN  
La grande dame de la littérature franco-ontarienne

## SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC



C'est en peinture que s'exprime la modernité intellectuelle, écrit Yvan Lamonde qui évoque l'esthétique d'un Pellan sorti du cadre étroit des scènes du folklore et des paysages canadiens.

ESSAI

## Dans l'antichambre de la Révolution tranquille

DAVE NOËL

La modernité souffle sur le Québec depuis une trentaine d'années lorsque l'équipe du tonnerre de Jean Lesage remporte les élections du 22 juin 1960. Cette victoire « fétichisée » qui marque le début de la Révolution tranquille est anecdotique pour l'historien Yvan Lamonde. L'auteur de *La modernité au Québec* s'intéresse davantage aux intellectuels qu'aux politiciens de passage dans le dernier volet de sa monumentale histoire des idées.

Cette fresque ambitieuse reprend là où elle avait été laissée, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale. Après des années de résistance libérale et unioniste, les Québécois obtiennent enfin le droit de vote. Si le pouvoir politique a cédé, le religieux, lui, s'est accroché jusqu'à la toute fin. En désespoir de cause, l'archevêque de Québec a même

proposé la tenue d'un référendum sur la question pour connaître l'avis des principales intéressées.

« *La guerre est un puissant révélateur* », souligne le professeur de l'Université McGill. En témoigne la réaction émotive des Canadiens français à la chute de la mère patrie renversée par les panzers allemands en 1940. « *Ce qui m'a le plus étonné alors*, écrit André Laurendeau, le directeur de *L'Action nationale* cité dans l'ouvrage, *c'est la douleur morne des foules montréalaises. Je ne croyais pas que, pour elles, la France eût cette réalité.* »

Ce courant d'empathie n'empêchera pas les francophones de combattre la conscription imposée par le Canada anglais. « *Si c'est toujours la "majorité" qui prononce*, prévient Laurendeau, *si les décisions sont fatalement livrées au jeu brutal des chiffres, alors il n'y a plus de confédération de deux nationalités,*

*mais oppression d'une nationalité par l'autre.* »

Tradition

En marge de l'effort de guerre et de la crise de la conscription, c'est en peinture que s'exprime la modernité intellectuelle. Yvan Lamonde évoque notamment l'esthétique d'un Pellan sorti du cadre étroit des scènes du folklore et des paysages canadiens. « *Le réel en peinture n'est plus dans la réalité extérieure, il est dans le surréel des forces intempêtes de l'inconscient.* »

Le nationalisme traditionnel imprégné de religion est également battu en brèche par la génération montante. Avant de quitter la scène au tournant des années 1960, l'abbé Lionel Groulx prévendra les « *jeunes internationalistes* » des risques entourant le culte d'un futur impersonnel. Il dénoncera au passage les historiens iconoclastes qui salissent leur lit en s'acharnant injustement sur les grandes figures du passé. Sur le plan politique, la vic-

toire du présent est « *différée* » par la domination de l'Union nationale assise sur une caisse électorale qui comptera jusqu'à 16 millions de dollars. « *Duplessis va freiner la poussée d'innovation créée par la guerre et va perpétuer de façon anachronique un traditionalisme quasi généralisé* », soutient le spécialiste de l'histoire intellectuelle.

Fissurée, la digue du conservatisme politique se liquéfie lentement avant d'être emportée par les flots tranquilles. « *Les vannes dont l'ouverture s'était préparée depuis des années ont pu s'ouvrir non par la seule journée du 22 juin 1960*, écrit Lamonde, *mais avec un effet de débit et de changement de niveau qui, eux, ont charrié une poussée de libération.* »

Le Devoir

LA MODERNITÉ AU QUÉBEC (1939-1965)

Tome II

Yvan Lamonde

Fides

Montréal, 2016, 450 pages

ESSAI

## Notre aînée dans le malheur politique

L'Irlande a beaucoup plus souffert que le Bas-Canada du colonialisme britannique

MICHEL LAPIERRE

En apparence, l'Irlande coloniale et le Bas-Canada, tous deux sous le joug britannique, se ressemblent. Aussi l'essai *Les insoumis de l'Empire*, de l'historienne Julie Guyot, va-t-il de soi. Mais, vu de près, cela se complique. L'anglicisation de l'Irlande est le fruit de plusieurs siècles d'oppression. Au Bas-Canada, elle n'est encore qu'une menace. En Irlande, aussi paradoxal que cela paraisse, des protestants défendent la majorité catholique opprimée!

C'est d'ailleurs l'un de ceux-là, le Dublinois Theobald Wolfe Tone (1763-1798), né d'un père anglican et d'une mère catholique convertie à l'anglicanisme, que Julie Guyot a choisi de comparer à Louis-Joseph Papineau. Elle avait d'abord pensé faire un rapprochement avec l'Irlandais catholique Daniel O'Connell (1775-1847), défenseur de

l'émancipation de la majorité catholique de son pays.

Mais elle s'est bien sûr rendu compte que le catholicisme, victime depuis des siècles du pouvoir politique protestant dans les îles Britanniques, était plutôt le collaborateur de celui-ci au Bas-Canada. Londres avait tout avantage à entretenir de bonnes relations avec l'Église de sa colonie conquise en 1759-1760 de peur que le peuple canadien se joigne aux États-Unis, république affranchie en 1776 de la Grande-Bretagne et qui rêvait déjà d'un continent pluraliste selon ses goûts et surtout selon ses intérêts.

Souvent considéré comme le père du républicanisme irlandais, Tone représente aux yeux de Julie Guyot, au même titre que Papineau, le défenseur d'un Parlement propre au pays. Il s'oppose à l'abolition en 1801

du Parlement irlandais de Dublin pour que celui-ci soit remplacé à Londres par le Parlement issu de l'Union de l'Irlande et de la Grande-Bretagne.

L'historienne québécoise rapproche bien sûr ce changement centralisateur, propice à la consolidation de l'Empire, de celui qui s'effectua en 1840 par le remplacement du Parlement du Bas-Canada par le Parlement du Canada-Uni qui représentait à la fois le futur Québec et le futur Ontario. Mais elle ne semble pas savoir assez que la situation de l'Irlande, pays anglicisé, dé-culturé, asservi depuis déjà des générations, est autrement tragique que celle du pays de Papineau.

La triste fin de Tone parle d'elle-même. Jeté en prison à cause de son action politique laïque vouée à l'émancipation des Irlandais de toutes

croiances, condamné pour haute trahison, il se suicide pour échapper à la pendaison.

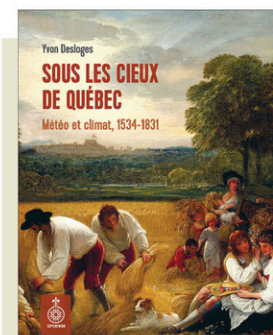
Comme le souligne Julie Guyot, « *L'Irlande et Tone appartiennent à l'Europe, le Bas-Canada et Papineau à l'Amérique du Nord.* » Deux mondes séparent l'ethnocide de l'Irlande gaélique commencé au XVII<sup>e</sup> siècle par l'Angleterre et l'oppression encore embryonnaire d'une colonie d'Amérique. L'indépendance complète de l'Irlande, acquise en 1949, cachera, en fait, l'agonie d'une langue et d'une culture.

Collaborateur  
Le DevoirLES INSOUMIS DE L'EMPIRE  
LE REFUS DE DOMINATION COLONIALE AU BAS-CANADA ET EN IRLANDE 1790-1840

Julie Guyot

Septentrion

Québec, 2016, 232 pages



HISTOIRE

SOUS LES CIEUX DE QUÉBEC

MÉTÉO ET CLIMAT, 1534-1831

Yvan Desloges

Septentrion

Québec, 2016, 216 pages



Quand Champlain fonde Québec en 1608, on gèle littéralement en Nouvelle-France. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les hivers sont particulièrement froids et rigoureux dans la colonie, de même qu'en Europe. Cela s'explique, selon l'historien

Yvan Desloges, par l'intensité de l'activité volcanique un peu partout dans le monde, qui entraîne les températures à la baisse. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il y aura beaucoup moins d'éruptions volcaniques majeures, et le climat se réchauffera, offrant aux habitants de la région de Québec des hivers trop doux (ils perdent des aliments gardés au frais) et des étés trop chauds et trop secs. Première étude du climat québécois de cette époque, ce bel ouvrage aux riches illustrations est solidement documenté et instructif — l'historien fait appel à des études modélisées ainsi qu'à des notions de volcanologie et de dendrochronologie, « *l'étude des cercles de croissance des arbres* » —, mais il s'avère cependant un peu assommant pour le lecteur non spécialisé, qui étouffe sous l'avalanche de données qu'on lui sert sans répit et sans souci narratif. Un livre important, donc, mais pour un public averti.

L'auteur sera au stand 227 les 13, 14 et 17 avril.

Louis Cornellier



## Y'A DE QUOI LIRE!

Les livres québécois, j'en lis, j'en débats.

LA REMISE DU PRIX aura lieu le vendredi 15 avril 2016 // 13 h

Scène des Rendez-vous littéraires  
Salon international du livre de Québec, Centre des congrès

**PRIX**  
littéraire  
des COLLÉGIENS

prixlitterairedescollegiens.ca

FINALISTES ÉDITION 2016

Clara B.-Turcotte

Démouilles-cactus / Leméac

Nicolas Dickner

Six degrés de liberté / Alto

Daniel Grenier

L'année la plus longue / Le Quartanier

Patrick Nicol

La nageuse au milieu du lac / Le Quartanier

Monique Proulx

Ce qu'il reste de moi / Boréal

FOUNDACTION  
MARC BOURGUE

Québec

ENBRIDGE

RBC

QUÉBECOR

LE DEVOIR

CRILCO

FIL

NUIT BLANCHE

magazine littéraire

XYZ  
éditeurPar l'auteur du  
*Facteur émotif*

www.editionsxyz.com

Également disponibles en version numérique

« Il y a quelque chose de délicieusement espigle dans la prose de Thériault. »

The Guardian

# SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

## La guerre culturelle, yes sir!

Le nationalisme des intellectuels conservateurs est-il un obstacle à la justice sociale? Débat.

LOUIS CORNELLIER

Y a-t-il vraiment, au Québec, une guerre culturelle entre les conservateurs et les progressistes? Les professeurs Francis Dupuis-Déri (UQAM) et Marc-André Ethier (UdeM) le croient. Dans l'introduction de *La guerre culturelle des conservateurs québécois*, un ouvrage collectif costaud dont ils assurent la direction, ils écrivent qu'une lutte politique bien réelle existe «entre une conception progressiste et une conception conservatrice des enjeux politiques, économiques, sociaux et culturels».

La guerre en question, ici, se déroule dans le champ intellectuel et est passionnante. Elle oppose, principalement, des penseurs associés au nationalisme conservateur (Mathieu Bock-Côté, Éric Bédard, Jacques Beauchemin, de même que, dans un registre un peu différent, Gilles Labelle et Éric Martin) à des penseurs qui se réclament du progressisme, c'est-à-dire, notamment, les intervenants réunis dans ce livre ainsi que Jean-Marc Pottier et Jean-Pierre Couture, auteurs de l'essai *Les nouveaux visages du nationalisme conservateur au Québec* (Québec Amérique, 2012).

Les conservateurs peuvent être de droite ou de gauche, mais se rejoignent dans leur attachement à l'État-nation québécois et dans leur critique d'une «société des identités», selon la formule de Jacques Beauchemin, en proie à l'éclatement. Les progressistes, quant à eux, revendiquent tous leur appartenance à la gauche et trouvent leur unité dans leur refus du conservatisme de leurs adversaires, accusés d'abandonner les opprimés de toutes sortes.

### Histoire nationale ou sociale?

La conception de l'histoire de chacun des deux camps peut servir à illustrer quelques-uns des principaux enjeux de ce débat. Partisans d'une histoire nationale traditionnelle qui met l'accent sur les grands personnages et sur les grands événements du passé québécois, les conservateurs considèrent que l'enseignement de cette matière fondamentale devrait être axé sur la transmission des faits importants du passé dans une perspective narrative. Cette approche, croient-ils, nourrirait la conscience d'un «nous» national, d'une identité collective estimable aux racines anciennes. Cette conception de l'histoire et de son enseignement relève, pourrait-on dire, du sens commun.

Or, elle ne fait pas l'unanimité. Pour les tenants de



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Les conservateurs de gauche valorisent une résistance commune dans la lutte contre l'injustice sociale, rejetant ainsi les autres luttes (féministe, étudiante, etc.), jugées secondaires.

l'histoire sociale, une approche qui délaisse les grands personnages et les grands événements pour se préoccuper d'abord des tendances de fond et des acteurs collectifs, l'histoire nationale traditionnelle insiste trop sur la spécificité du Québec, dont l'évolution fut pourtant «normale», et relève dans les marges de l'histoire des groupes opprimés (femmes, ouvriers, autochtones, immigrants, etc.).

Dans sa contribution à *La guerre culturelle des conservateurs québécois*, l'historienne Denyse Baillargeon affirme que l'histoire nationale valorisée par les penseurs conservateurs fait «abstraction de la dimension genrée de l'histoire» en négligeant de mettre en lumière la dimension patriarcale du nationalisme québécois et sa responsabilité historique dans l'oppression des femmes. L'historien Martin Petitclerc défend lui aussi «le savoir critique du passé comme du présent» que permet l'histoire sociale, contrairement à une histoire nationale qui fabrique du consensus au mépris des négligés (les prolétaires, par exemple).

Les didacticiens Marc-André

Éthier, Jean-François Cardin et David Lefrançois prônent quant à eux un enseignement de l'histoire qui rejette l'approche traditionnelle et valorise le développement de l'esprit critique en initiant à la démarche historique. Pour eux, une histoire-récit centrée sur le «nous» national oublie les opprimés et relève de la propagande nationaliste conservatrice.

### Cohésion ou diversité?

Ces visions de l'histoire déterminent les convictions politiques des deux groupes quant aux enjeux du présent. Les conservateurs insistent sur l'importance de la cohésion sociale. Pour cette raison, ils souhaitent le raffermissement du «nous» national, qu'ils croient menacé par

la fragmentation identitaire (c'est-à-dire la multiplication des «nous» sociologiques: les femmes, les groupes ethniques, les jeunes, les homosexuels, etc.).

Quand ils sont de gauche, comme Éric Martin surtout, ces conservateurs mettent en avant la nécessité de valoriser, dans la lutte contre l'injustice sociale, les institutions à même de permettre une résistance commune, c'est-à-dire, entre autres, la nation, l'État et l'école. Pour eux, les autres luttes (féministe, homosexuelle, écologiste, étudiante, etc.) sont secondaires et mènent souvent à un individualisme qui favorise le néolibéralisme.

La lutte pour l'indépendance, par exemple, concerne tous les Québécois. Si on lui impose d'être du même souffle féministe, écologiste (ou de gauche, diront les conservateurs de droite), on multiplie les occasions de frictions et on court à l'échec. On n'obtient ainsi ni l'indépendance ni le reste.

Partisan d'une gauche de tendance anarchiste, Francis Dupuis-Déri se reconnaît dans l'anticapitalisme des conservateurs de gauche (Freitag, Martin), alors qu'il rejette en bloc le conservatisme de droite (position qu'il attribue à Bock-Côté, notamment), mais il n'adhère pas à leur souci cardinal de la cohésion sociale, qui les mène, croient-ils, à négliger d'autres causes essentielles, dont le féminisme.

«La diversité, écrit Dupuis-Déri, n'est pas une faiblesse par effet de fragmentation, mais au contraire une force en raison des possibilités de coalition.» Force est de constater, cependant, que la situation du Québec actuel semble plutôt donner raison aux conservateurs.

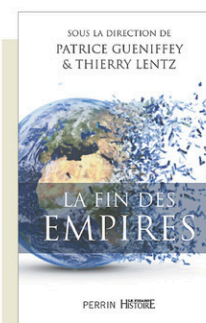
Dupuis-Déri et Ethier n'ont certes pas tort de constater qu'il y a bien, au Québec, une guerre culturelle entre les intellectuels conservateurs et leurs opposants progressistes. Le problème, c'est que ce sont les fédéralistes affairistes et les néolibéraux de tous poils qui la gagnent sans se battre.

louisco@sympatico.ca

### LA GUERRE CULTURELLE DES CONSERVATEURS QUÉBÉCOIS

Sous la direction de Francis Dupuis-Déri et Marc-André Ethier  
M éditeur  
Saint-Joseph-du-Lac, 2016,  
224 pages

## LA VITRINE



### HISTOIRE

#### LA FIN DES EMPIRES

Sous la direction de Patrice Gueniffey et Thierry Lentz  
Perrin  
Paris, 2016, 474 pages

Crise de succession, défaite foudroyante ou lente agonie: les empires s'effondrent comme des châteaux de cartes dans ce collectif des historiens français Patrice Gueniffey et Thierry Lentz. D'Alexandre le Grand à Staline, la durée de vie des grands ensembles est très variable, allant de quelques années pour l'empire napoléonien à près d'un millénaire pour l'Empire byzantin héritier de la Rome impériale. Qu'ils soient continentaux ou coloniaux, les mastodontes géographiques n'ont pas résisté à la fragmentation nationaliste des deux derniers siècles. On assiste toutefois à leur retour en grâce chez certains auteurs nostalgiques qui mettent de l'avant la tolérance impériale romaine ou austro-hongroise pour mieux critiquer l'État-nation assimilateur. «Le doux empire promet un bonheur raisonnable et dispense de la peine d'être libre, observent les directeurs de cette synthèse apocalyptique, il est, en cela, accordé à la sensibilité des individus modernes.»

Dave Noël

## LES AUTEURS DU BORÉAL VOUS ATTENDENT AU SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Stand 227



Éric Bédard



Jérôme Blanchet-Gravel



Camille Bouchard



Agnès Gruda



Robert Lalonde



Dominique Lebel



Robert Lévesque



Tristan Malavoy



Nancy Montour



Normand Mousseau



Nathalie Petrowski



Monique Proulx



Élisabeth Turgeon



Akos Verboczy

Consultez l'horaire général des activités des auteurs au [www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca) et sur Facebook

Boréal



SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

### Nos auteurs au cœur de l'histoire Tables rondes et entrevues au SILQ

Table ronde avec Jean-Simon Gagné et Pascale Guéricolas  
(*La Politique du rire*) le mercredi 13 avril à 15 h 45

Table ronde avec Alain Asselin et Jacques Mathieu  
(*Curieuses histoires de plantes du Canada, tomes 1 et 2*)  
le mercredi 13 avril à 16 h

Entrevue avec Christian Blais (*Histoire parlementaire du Québec, 1928-1962*) et Gilles Gallichan  
(*Les Québécoises et le barreau*) le jeudi 14 avril à 11 h

Entrevue avec Christian Blais (*Histoire parlementaire du Québec, 1928-1962*) le jeudi 14 avril à 13 h 30

Entrevue avec Jocelyn Saint-Pierre (*La Tribune de la presse à Québec depuis 1960*) le jeudi 14 avril à 18 h

Entrevue avec Djemila Benhabib (*Après Charlie*)  
le samedi 16 avril à 13 h

Table ronde avec Djemila Benhabib (*Après Charlie*)  
le samedi 16 avril à 14 h 30

Table ronde avec Jocelyn Saint-Pierre (*La Tribune de la presse à Québec depuis 1960*) le samedi 16 avril à 18 h 30

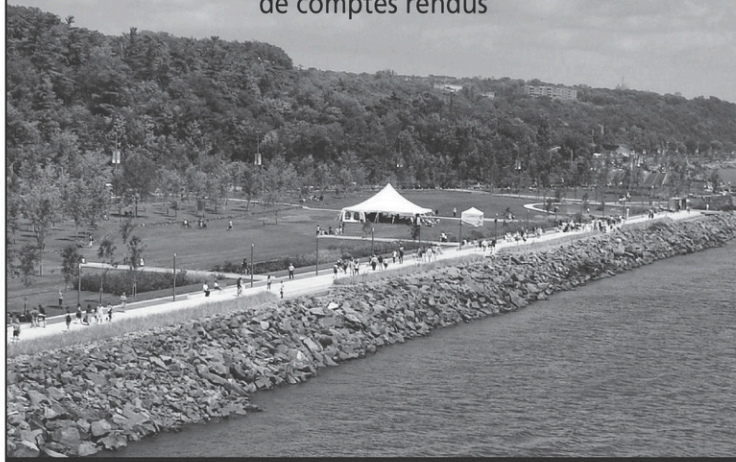
Table ronde avec Yvon Desloges  
(*Sous les cieux de Québec*) le dimanche 17 avril à 13 h 30

Une source de références essentielles pour le Québec et le Canada français depuis 1960

RS RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES

Revue pluridisciplinaire d'études sur le Québec

Chaque année la revue publie 3 numéros dans lesquels sont rassemblés une centaine de comptes rendus



PAIEMENT EN LIGNE

[www.soc.ulaval.ca/recherchessociographiques/](http://www.soc.ulaval.ca/recherchessociographiques/)  
Téléphone : (418) 656-3544  
rechsoc@soc.ulaval.ca